

I

Cher frère, 40 ans déjà ! Mais pour moi c'était hier tant ton visage continue à habiter mes yeux. Le 1^{er} juin 1981, tu tombais sous les balles d'un assassin commandité par ceux qui voulaient faire taire ta voix, la voix de la paix, la voix de la Palestine martyrisée, dont tu étais le digne représentant à Bruxelles. Fauché dans la fleur de l'âge, toi, dont le vœu le plus cher était de mourir de vieillesse dans notre beau village de Palestine que tu chérissais tant.

Deux jours avant ton assassinat, tu es venu chez moi à Vieux-Sart comme tu le faisais souvent pour siroter un thé, échanger les nouvelles de notre famille restée en territoire occupé, commenter les derniers événements, ou simplement me raconter la dernière anecdote sur Yasser Arafat – que tu surnommais le « vieux » (al-khittiar) – rapportée de l'un de tes nombreux voyages. Ne m'ayant pas trouvé, tu m'as laissé une note griffonnée à la hâte : *« je suis passé te voir, je ne puis attendre, je rentre à Bruxelles, on se téléphone »*...

Le lendemain – un dimanche – je suis parti en voiture à l'Université de Durham en Angleterre, pour une rencontre entre collègues. Le lundi matin, je me rase, m'habille et m'appête à partir à mon rendez-vous : il est 9:00 du matin, j'écoute la BBC : la nouvelle tombe comme un couperet : *« Le représentant de l'OLP à Bruxelles a été assassiné »*.

J'ai cru que le sol se dérobaît sous mes pieds. Je titubais, happé par le vide. En un instant, j'ai perdu une partie de moi-même.

Je me laisse tomber sur le lit en marmonnant : *Habibi Naïm* (Naïm chéri), *pourquoi ils t'ont fait ça ? Ce n'est pas vrai, ce n'est pas juste. Ce n'est pas humain.* Je ne retiens pas mes larmes : en une seconde, je perds la gratuité du bonheur.

Faisant fi des conseils de mes collègues britanniques, je rebrousse chemin. Le trajet me paraît interminable. Soudain, je me mets à égrener les heureux souvenirs de notre enfance et de notre jeunesse : nos études primaires à l'école paroissiale de Zababdeh, notre village natal en Palestine, nos études secondaires au Séminaire latin de Beit-Jala, notre arrivée en Belgique et nos études à l'Université Catholique de Louvain.

Pourquoi, au moment où je te perdais, je suis envahi par tant de souvenirs du passé ? Pour conjurer le sort ? Pour me donner de l'énergie à un moment de basculement, de perte ? Sans doute, tout cela à la fois, mais c'est surtout, pour revivre, par la pensée, les moments heureux qui ont fait de nous ce que nous sommes : curieux de tout, bienveillants, accueillants, amoureux de la vie, et foncièrement humanistes.

On disait de nous que nous étions comme les frères siamois. Un cordon invisible nous reliait l'un à l'autre, nous soudait. Tu étais certes mon aîné de quatre ans et à l'école paroissiale de Zababdeh, tu me chaperonnais, m'aidais à faire mes devoirs à la lumière des bougies. Tu étais le seul de mes frères et sœurs à savoir lire et écrire car, à la mort précoce de notre père Selim Khader, notre mère s'est retrouvée avec sept enfants sur les bras, sans ressources et sans gagne-pain. Nos frères aînés, Elia et Basile ont quitté l'école pour subvenir aux besoins de la famille et prendre en charge la maisonnée. Quant à

nos sœurs, Naïmeh, Martha et Mallouha, elles devaient aider notre mère dans les tâches domestiques. Pour elle, il n'y avait pas d'heures creuses : je me demande encore aujourd'hui où elle puisait le courage pour continuer à se montrer forte, pour que notre vie soit d'une infinie douceur.

Les vagues souvenirs de notre enfance sont flous mais il y a quelque chose dont je me souviens : nous étions pauvres, mais heureux, d'un bonheur du dépouillement absolu. Bien sûr, après l'école, nous conduisions les quelques chèvres et vaches que nous possédions au pâturage, ou participions à la moisson, au battage du blé, à la cueillette des olives, à surveiller les champs de melons et de pastèques. Mais tout cela relevait plus de la fête que de la corvée.

Pendant les huit premières années de mon enfance, nous étions inséparables. C'est dire mon désarroi et mon chagrin lorsque, sur le conseil du curé du village, tu es admis au « Séminaire Latin de Beit-Jala », à un jet de pierre de Bethleem. Le curé voyait en toi un « futur prêtre ». Pour ma mère, c'était une bouche à nourrir en moins. Pour moi, c'était une séparation. Pendant quatre ans, tu seras loin de moi, et pourtant Beit-Jala n'était qu'à cent kilomètres de Zababdeh mais, à l'époque, les villageois quittaient rarement le périmètre du village.

En 1956, à l'âge de douze ans, je te suis au séminaire. Mon bonheur est à son comble. Je te rejoignais, mû davantage par la quête du savoir que par une vocation réelle. Les Pères qui dirigeaient le séminaire étaient français, appartenant à la Congrégation de Betharram, près de Lourdes. Autant dire que, très rapidement, les séminaristes connaissaient davantage la littérature et l'histoire de la France que l'histoire du monde arabe ou, *a fortiori*, celle de la Palestine. À quatorze ans, nous déclamions les poèmes d'Alfred de Musset et récitons, par cœur, les fables de

La Fontaine, mais nous ignorions l'existence même de l'écrivain Taha Hussein ou d'Ibn Khaldoun, père de la sociologie et anthropologie modernes.

Malgré cela, tu conviendras, cher Naïm, que cette longue période passée au séminaire, a été celle de notre épanouissement : on prenait trois repas par jour, les journées étaient remplies, partagées entre étude, prière, et récréation. Tu excellais en tout, l'esprit alerte, la curiosité aiguë, le jugement serein et juste. Tout cela suscitait l'admiration des Pères qui voyaient en toi, déjà, le futur patriarche de Jérusalem.

Mais il y a un fait que les livres qui t'ont été consacrés n'ont pas mentionné, c'est que tu as été l'auteur du seul livre, en langue arabe, consacré au Fondateur de la Congrégation de Betharram, l'abbé Michel Garigoitz, depuis son arrivée, en tant qu'Abbé à Betharram, en 1825, jusqu'à sa mort en 1863 et sa canonisation le 6 juillet 1949. Ce n'est pas un fait anodin car, pour les Pères français, c'était la preuve irréfutable de ta vocation. Aussi, quelle ne fût leur déception – et celle de notre mère – lorsque, un an avant ton ordination, tu décides de troquer la soutane et le futur statut de « Patriarche de Jérusalem » contre la fonction modeste de simple professeur de lycée à Amman.

T'émulant en toutes choses, je quittai le séminaire à mon tour. Mais cette décision n'a pas suscité, contrairement à la tienne, des torrents de réprobations car, il était de notoriété publique que mon penchant pour le sacerdoce était ténu, voire nul.

Mais, alors que je t'emboitai le pas, jusque-là, c'est moi, ton cadet, qui, en 1965, décidai, sans consulter personne, de partir en Europe pour parfaire ma formation. Je raconterai un jour, dans un livre autobiographique, comment j'ai atterri en Belgique, pays inattendu, qui n'était pas ma destination première, mais qui allait devenir notre pays d'adoption.

Me voilà donc à Louvain, en septembre 1965. Le diplôme du Séminaire m'a ouvert toutes les portes, alors que l'Université de Paris, ma destination initiale, refusait de le « reconnaître ». Mieux encore, la Faculté de Sciences Politiques m'autorise à faire les deux candidatures en une seule année, me dispensant de certains cours généraux. Je réussis les examens haut la main et obtiens une bourse. En plus je dispose d'une chambre, au *10 Blijde inkomststraat*, à Louvain-*Leuven*, mise à ma disposition par le Chanoine Louis Jadin, en échange de séances de lecture de livres et documents concernant ses recherches sur les Missions de l'Ancien Congo – dont il était le spécialiste incontesté et infatigable.

Ayant réglé la question matérielle, car je ne pouvais en aucune manière compter sur l'aide de ma famille, je te convaincs mon cher Naïm de me rejoindre en Belgique. Pour la première fois, tu me suis ! Nous logeons dans la même chambre, partageons repas et maigres finances, mais notre bonheur est sans tache. Tu t'inscris, en septembre 1966, à la Faculté de Droit et, comme d'habitude, tu sors du lot. Il faut dire que nous étions rôdés, depuis le Séminaire, au travail assidu car, là, on ne badinait pas avec l'étude.

La guerre de Juin 1967 est venue jeter un voile sur notre bonheur tranquille. C'est la fin de l'innocence. La Cisjordanie, Gaza, le Plateau du Golan et le Sinaï sont occupés par Israël. Notre village natal est pris. Désormais, nous sommes coupés de notre famille et les nouvelles arrivent par bribes, toujours inquiétantes : un de nos cousins est abattu froidement sans raison. D'expatriés provisoires et consentants, nous voilà des exilés, dépossédés de la possibilité, toute simple, d'aller visiter notre famille. Notre départ devient une rupture. Une attente interminable. Une douleur permanente. Une spoliation de nos racines.

Mais n'étions-nous pas déjà étrangers aux milieux dans lesquels nous évoluions ? Comme notre compatriote

Edward Saïd, en Palestine, nous étions chrétiens, en Jordanie nous étions Palestiniens, en Belgique, nous étions arabes, en Europe nous étions des « extra-communautaires ». Nous avons déjà un sentiment très fort d'exil qui est devenu d'ailleurs une magnifique expérience humaine et intellectuelle. La presse disait de nous que nous étions des hommes-frontière, des hommes-passerelle appartenant à plusieurs univers sans être tout à fait d'aucun. Cette appartenance multiple explique, en grande partie, combien nous étions traversés par le croisement des cultures, peu enclins au recroquevillement identitaire. Pour résumer notre identité, je dirai que nous étions attachés intellectuellement à l'Occident par notre éducation, émotionnellement à la Palestine par nos racines, ataviquement à l'Orient par la langue, le cœur, l'histoire et la géographie et, irrémédiablement, à l'humain.

Bien sûr la guerre de 1967 a aiguisé notre identité Palestinienne et arabe mais, à aucun moment, elle n'a fait de nous des « antisémites », parce que c'est Israël qui nous humilie et nous coupe de nos racines ou, *a fortiori*, anti-occidentaux, parce que l'Occident, en 1967, a applaudi les victoires éphémères d'Israël, croyant laver « la honte » de l'holocauste.

Tenaillés par l'angoisse, la colère et la sidération, nous avons pleuré, ce 5 juin 1967. À partir de ce moment, la Palestine, notre terre natale, devient une « question à expliquer », « une cause à défendre », un peuple « à soutenir ».

Cher frère, nous étions des Palestiniens, c'était une évidence. Mais la guerre de 1967 nous force à devenir des « militants Palestiniens » pour nous dresser contre l'agression et défendre notre palestinité dans une Europe qui a fait d'Israël le territoire sacré de sa conscience coupable. Nous créons donc l'association des étudiants Palestiniens, puis l'association des étudiants arabes,

et intégrons le Cercle des Étudiants Étrangers, dont tu deviens Président.

Nous quittons la chambre du Chanoine Louis Jadin. Nous louons deux chambres au Cercle des Étudiants Étrangers, Van Evenstraat. Pour avoir un « complément » à nos maigres bourses universitaires, nous travaillons au « bar » du Cercle, au restaurant universitaire et, durant les vacances, dans les établissements Marie Thumas à Louvain. En été 1967, j'achète une vieille Coccinelle pour une miette de pain. Nous voilà embarqués pour un long voyage qui nous conduit de Louvain à Amman, cinq mille kilomètres, sept jours... Notre ami Jamal Safadi, lui aussi ex-séminariste et un étudiant en Droit à l'UCL, nous accompagne dans cette aventure. Il m'en reste un souvenir indélébile. Je regarde, encore aujourd'hui, avec émotion, une photo sur une plage d'Istanbul où tu me portais sur tes épaules.

Nos sœurs nous accueillent à Amman avec une joie mêlée de tristesse car mes frères et ma mère, qui habitent dans le village natal de Palestine, n'ont pas reçu l'autorisation de voyager. Nous nous rendions alors sur les hauteurs de Salt ou du Mont Nebo, en Jordanie, et regardions, au loin, avec nostalgie et chagrin, notre belle Terre natale, écrasée par la chape de plomb de l'occupant et, désormais, inaccessible à ses enfants.

II

De retour en Belgique, la « Coccinelle » ayant rendu l'âme en Jordanie, je termine ma licence en Science Politique et obtient une bourse de l'Université John Hopkins, à Bologne, en Italie. Un an après, bardé de diplômes, mais sans ressources, je suis recruté par la Société Olivetti qui m'envoie à Paris pour travailler dans son service du personnel. Je n'avais pas le choix : je

voulais faire un doctorat mais j'avais besoin de moyens. Je travaille à Paris un an, mets de côté un peu d'argent et reviens à l'UCL pour entamer un doctorat. Très rapidement je suis nommé assistant : mon chemin est désormais balisé. J'ai toujours rêvé d'une carrière académique.

Toi, mon frère, c'est l'engagement politique qui t'anime. Après un doctorat en Droit à l'UCL, tu obtiens un diplôme de l'Institut des Pays en Développement puis un autre en Droit international de l'ULB. C'est là que tu rencontres des professeurs qui deviendront des amis intimes, comme Marcel Liebmann, Jean Salmon et Pierre Mertens.

Le livre que Robert Verdussen t'a consacré décrit fort bien cette période de ta vie où tu deviens le premier Représentant Officiel de l'Organisation de Libération de la Palestine à Bruxelles.

Les souvenirs personnels que je convoque et que je conserve de cette période, c'est d'abord notre complicité intellectuelle. Je ne me réfère pas seulement à nos discussions interminables sur le monde arabe, la Palestine, l'Europe et le système international, mais surtout aux nombreux articles, documents et livres que nous avons co-signés et dont il est difficile de dresser une liste exhaustive. J'épinglerai, en premier lieu, le livre « pionnier » intitulé *Textes de la Révolution Palestinienne*, publié par les Editions Sindbad, à Paris, en 1975 (350 pages) et dont la longue préface sur la grande marche des Palestiniens (1900-1974) était un abrégé de l'histoire de la Palestine. La traduction italienne de cet ouvrage a été faite par notre ami commun, lui aussi ex-séminariste, Giacinto Feletto.

Il est piquant de noter que ce livre a obtenu le prix des Amitiés Franco-Arabes, dit « Prix Mahmoud Hamshari », représentant de l'OLP, comme toi, lâchement assassiné.

Une autre recherche, menée ensemble, a été publiée par l'Institut des Pays en Développement de l'UCL, en 1975,

et intitulée « Dialogue euro-arabe et crise énergétique », 2 volumes, 110 pages et 210 pages.

Nous avons signé un autre document intitulé « Le peuple Palestinien : ses potentialités humaines, économiques et scientifiques ». Dans cette étude publiée dans les « Cahiers du Cermac », en janvier 1980, un an et demi avant ton assassinat, nous voulions démontrer l'attachement du peuple Palestinien à l'éducation au point que les observateurs étrangers nous qualifiaient de « quartier latin » du monde arabe. En écrivant cela, je me remémore la phrase de ma mère : « mes enfants, nous sommes pauvres : votre seule bouée de sauvetage est votre diplôme ». Je crois entendre toutes les mères de Palestine.

O cher frère, quand je pense à toutes ces heures passées ensemble à rédiger, biffer, raturer, ciseler tous ces textes, je ne puis que regretter amèrement ces beaux moments d'échange intellectuel, de complicité affective et de bonheur spontané.

Mais le souvenir le plus fort que je conserve de cette période des années 1970, c'est bien sûr ton combat pour la Palestine. Tu étais sur tous les fronts : les médias, les débats, la diplomatie. Israël, vainqueur sur le terrain, avait imposé le « récit des vainqueurs » : c'est « le petit David » menacé par le « Goliath arabe » qui ne rêve que de « jeter les Juifs à la mer » ; les Palestiniens, « terroristes fanatisés » et « antisémites incurables » qui s'attaquent à des « Juifs innocents ». Tel était le récit dans les années 1970. Tel est le récit d'Israël aujourd'hui. Ainsi à l'injure de l'occupation, s'ajoute l'insulte « d'antisémitisme ». Ce qui te scandalisait et suscitait ton indignation, mon cher frère, c'est que ce récit, dans les années 1970, avait droit de cité, et était même dominant. Malheureusement, en 2021, Israël continue, contre vents et marées, à user et abuser de cette accusation d'antisémitisme, en ne se rendant pas compte de la répulsion qu'elle suscite dans les opinions publiques.